



Communication & Influence

N°88 - Décembre 2017

Quand la réflexion accompagne l'action

L'influence structurante des mythes politiques dans l'imaginaire européen : le décryptage de Sylvain Gouguenheim

*Comment des hommes, des idées, des modèles politiques peuvent-ils inspirer des sociétés humaines par-delà l'espace et par-delà les siècles ? De quelle façon les idées cheminent-elles, se transmettent-elles et exercent-elles leur influence qui contribue à façonner notre perception du monde ? Agrégé d'histoire, médiéviste reconnu, professeur à l'Ecole normale supérieure de Lyon, Sylvain Gouguenheim vient de signer *La gloire des Grecs* (Cerf, 2017), où il montre le rôle capital joué par le monde byzantin dans la transmission du modèle grec antique à l'Europe.*

Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Sylvain Gouguenheim décortique ainsi les ressorts de l'imaginaire politique. Un sujet qu'il maîtrise à merveille, comme il l'avait prouvé en



consacrant déjà un ouvrage très fouillé à l'empereur Frédéric II Staufen (Frédéric II – Un empereur de légendes, Perrin, 2015), sans doute l'une des figures politiques (1194-1250) les plus fascinantes du Saint Empire romain germanique, qui hanta encore la pensée politique européenne au XX^e siècle...

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

*Votre dernier ouvrage, *La gloire des Grecs*, (Cerf, 2017) montre tout ce que l'Europe latine du temps de l'art roman doit à Byzance, cette dernière ayant permis de conserver et transmettre l'héritage grec antique. Est-ce à dire que les idées peuvent, par-delà les siècles, survivre à l'effondrement de civilisations, puis renaître plus tard et sous d'autres cieux ?*

Oui, sans doute. Mais tout dépend du contexte dans lequel elles se sont développées. Une idée doit trouver un contexte favorable, qui lui permet d'être intégrée à l'ensemble d'idées existantes – même si elle les prend à "rebrousse-poil" –, qui lui permet surtout d'être comprise. Ainsi, les missionnaires chrétiens avaient

beaucoup de mal à faire passer l'idée de péché originel auprès des populations slaves ou scandinaves, faute de mots adéquats dans les langues de ces peuples. Une idée peut se développer dans un autre contexte que le sien à condition qu'elle ne soit pas incompréhensible, intraduisible dans le nouveau contexte. L'influence peut s'exercer de manière camouflée : les missionnaires au X^e siècle n'ont pas dit aux Scandinaves : "Vos dieux n'existent pas." Ils leur ont dit : "Notre Dieu est plus fort que les vôtres." Ils ont donc adopté les mentalités païennes et travesti leur dogme pour mieux l'imposer. C'est une leçon qui demeure valable de nos jours...



www.comes-communication.com

A l'échelle individuelle, il est tout à fait possible à un homme de faire sienne une idée émise plusieurs siècles plus tôt, dans une autre civilisation : pour preuve, les stratèges contemporains étudient Sun Tzeu... De même, on lit toujours Platon ou Homère. Les idées peuvent donc circuler à des siècles de distance, dans des continents très éloignés, dès lors qu'elles portent des notions intemporelles, universelles. En revanche, ce qui est vrai pour une idée ne l'est pas forcément pour une culture dans sa globalité. Parce qu'une culture, c'est un ensemble complexe d'éléments du

Il n'y a pas d'influence sans durée ni sans étendue dans l'espace.

quotidien, de thèmes fédérateurs comme les mythes de fondation et de structures (juridiques, familiales etc.) Bref, des idées peuvent passer à travers les âges et les terres mais pas forcément des cultures entières. Sauf s'il y a une forme de continuité assurée par des individus, des médias et des institutions. C'est ce qui s'est passé à Byzance : la culture antique a connu une renaissance sous l'impulsion de quelques individus. Mais elle a bénéficié d'une innovation technique de première importance : l'invention d'une nouvelle écriture plus simple à tracer, plus rapide, plus économe de parchemin. Sans ce support technique, on n'aurait pas recopié autant de manuscrits. La diffusion des idées ne peut se faire sans des relations entre individus. Pas forcément des réseaux – on utilise trop ce terme sans se soucier de sa définition précise – mais des cercles au sein desquels circulent des idées, des livres, des objets. Ensuite, il faut que ces cercles bénéficient de la durée, se renouvellent en recrutant de nouveaux membres...

Que ce soit dans les sociétés humaines ou dans l'analyse de tout devenir historique, l'influence est une réalité. Si elle n'est pas forcément visible, ses effets, eux, le sont incontestablement.

Il n'y a pas d'influence sans durée ni sans étendue dans l'espace. Dans le cas qui nous intéresse ici, à savoir la redécouverte du savoir grec antique, il n'y a pas eu de décision de l'Etat. Ce sont des individus qui ont pris sur eux de travailler en ce sens. Les maîtres transmettent ensuite leur savoir aux élèves, lesquels vont eux-mêmes porter la bonne parole dans d'autres cénacles et sous d'autres cieux, devenant ainsi des relais. Les influences artistiques byzantines ont sans doute pénétré par le biais de "livres de Modèles", des carnets de croquis faciles à transporter où étaient copiés des personnages empruntés à divers monuments ou œuvres byzantins.

Votre étude sur Frédéric II (Perrin, 2015), a pour sous-titre "Un empereur de légendes". Comment cet empereur hors du commun (Nietzsche vit en lui le premier Européen selon son goût) est-il devenu un mythe et pourquoi a-t-il si longtemps hanté l'imaginaire européen ?

Frédéric II Staufen (1194-1250) doit sa stature à sa propre personnalité et à la haine farouche que lui ont portée les papes. Sa naissance tardive fut saluée comme un miracle. Son enfance, ballottée entre les prétendants au trône de Sicile et sa conquête du royaume d'Allemagne à 14 ans, ont forgé très tôt l'image d'un être hors du commun. Mais c'est largement la polémique et la guerre de 14 ans entre l'Empire et la Papauté qui a dressé de Frédéric II ce portrait mythique. Qualifié d'Antéchrist, comparé à la bête sortie

de la mer de l'Apocalypse, il fut l'objet de prophéties qui s'amplifièrent après son décès. Beaucoup ne croyaient pas à sa mort et le pensaient réfugié sous l'Etna, attendant de revenir un jour parmi les hommes. Il a contribué lui-même à forger son mythe (voir ci-après p. 4 et 5) à travers ses forteresses, ses idées politiques exprimées par exemple dans le *Liber augustalis*, où il relie la fonction royale à Adam et affirme donner à son royaume de Sicile la liberté dont l'homme jouissait au Paradis avant la Chute...

Comme sa personnalité était multiple, des gens très différents ont pu se réclamer de lui, ou au contraire le dénoncer. On a vu en lui tout à la fois un tyran impie, un rationaliste, le promoteur de l'unité italienne – alors qu'il rêvait sans doute de reconstituer l'empire romain... Dans les Pouilles et en Sicile, il est l'objet de légendes populaires qui ont défié les siècles. En Allemagne au contraire, il semble largement oublié, alors qu'il incarna longtemps, avec Barberousse, la figure de l'empereur endormi sous une montagne, qui devait revenir à la fin des temps. Les philosophes des Lumières l'admirent pour sa lutte contre les papes. Au milieu du XIX^e siècle, la querelle entre partisans d'une Allemagne orientée vers l'Europe centrale et ceux d'une Allemagne impériale se déchiraient : Frédéric II leur servait de modèle ou de repoussoir. A la fin du XIX^e siècle, l'empereur Guillaume II était fasciné par lui. Le grand historien Ernst Kantorowicz en a fait un Napoléon médiéval, et il a forcé le trait en présentant Frédéric comme exerçant sur le monde "une influence invisible par l'attrait d'une force mystérieuse". L'Allemagne de Weimar a vu en lui un héros capable de ressusciter la puissance allemande...

Plus généralement, diriez-vous que les idées peuvent constituer un vecteur-clé d'influence en matière de devenir civilisationnel, notamment en jouant un rôle-moteur sur l'imaginaire des peuples ?

De toute évidence, les idées agissent sur le réel – elles ne le créent pas. Car le monde existe en dehors de nos élucubrations intellectuelles... Si l'on prend le mot sous son sens le plus large, le plus général – pas au sens platonicien – c'est sous l'impulsion d'idées, même vagues ou grossières, qu'on agit, qu'on mobilise, c'est bien par le biais des idées que l'on peut définir des objets, des actions, des situations. Or, les relativistes nient l'existence d'idées abstraites... Ils ne voient pas que les universaux ne sont pas seulement des qualités mais des rapports : sans admettre l'existence d'universaux, on ne peut pas penser des rapports. Une telle existence n'est pas purement mentale : que nous le pensions ou non, Lille est bien à 200 km au nord de Paris... La pensée ne crée pas les rapports, elle les saisit. Sous leur forme la plus brute, comme celle d'un slogan, les idées ont une immense capacité mobilisatrice...

A cet égard, les idées ont certainement plus de poids que de longues argumentations bien construites. Le domaine émotionnel, sensitif, est immédiatement réceptif... pour le meilleur et pour le pire. Enfin, si on prend le mot au sens platonicien du terme, le monde des idées existe. Le logicien Bertrand Russell avait dit que ce monde était celui des mathématiques : des réalités mais des réalités non visibles. Que ce soit dans les sociétés humaines ou dans l'analyse de tout devenir historique, l'influence est une réalité. Si elle n'est pas forcément visible, ses effets, eux, le sont incontestablement. ■

EXTRAITS

L'influence par la transmission des connaissances

"Mesurer les influences" : ainsi l'historien Sylvain Gouguenheim intitule-t-il la troisième et dernière partie de son livre La gloire des Grecs (op. cit.). Il montre ainsi comment les Latins du monde roman se sont peu à peu réappropriés les savoirs profanes, puis quel rôle ont joué les influences artistiques venues de Byzance et surtout comment ont cheminé les connaissances. Voici ses conclusions (p.287 à 290).

"Un grand nombre d'indices concorde pour établir que dans le deuxième tiers du XII^e siècle, le mouvement philosophique de la France du Nord et de l'Ouest connut un essor sensible, grâce à des traductions gréco-latines et des commentaires, empruntés en partie au monde byzantin, et qui transitèrent par l'Italie. C'est approximativement dans le même intervalle de temps (1130-1200) que s'épanouissent les influences artistiques, picturales et littéraires, venues de Byzance. Les mécanismes que l'on décèle laissent apparaître que, dans le domaine des textes, la transmission s'est faite parce que des Latins se les ont procurés, non parce que des Byzantins ont eu le souci de les leur communiquer. Il a fallu que des traducteurs, obéissant à certains commanditaires, fassent le déplacement vers l'Orient pour que parviennent dans le monde roman ce que Byzance avait conservé ou produit. Dans le domaine artistique en revanche il semble que la transmission ait été le fruit de déplacements d'individus dans les deux sens."

Le rôle-clé des élites dans la circulation des hommes, des idées, des objets

"Tout pouvait circuler, les hommes, les idées, les objets. Ces transferts s'inscrivaient dans un contexte d'extension des relations commerciales, politiques et religieuses. Les progrès des instruments de navigation, l'apparition des Etats latins d'Orient à la suite des Croisades, une dynamique générale – que l'on voit à l'œuvre dans l'expansion en direction de la Baltique et de l'Europe centrale et orientale – ce vaste mouvement de fond, indissociable d'une forte croissance démographique, accompagne l'accélération des échanges entre les mondes byzantin et latin.

"Cette circulation de biens culturels fut encouragée par des élites politiques ou religieuses en quête de prestige, elle fut permise par l'activité des traducteurs et soutenue par la demande de lettrés insatisfaits de l'état général des connaissances ; elle prit appui sur certaines abbayes, sur des cours princières ou royales. On pouvait trouver dans la culture antique, et dans ses transformations effectuées par les Byzantins, les outils qui faisaient défaut à l'affirmation du pouvoir ou à la formation intellectuelle. La volonté d'apprendre le grec afin d'avoir un contact direct avec les textes est un des aspects de cette démarche. De Constantinople aux abbayes normandes, en passant par la Sicile et l'Italie, Paris et les écoles de la Montagne Sainte Geneviève, la cour des comtes de Champagne, la piste byzantine semble tracée, étayée par des indices précis, même si toutes les composantes et toutes les étapes ne sont pas connues. [...]"

Des influences culturelles aux sources de la puissance européenne

"Tout pouvait circuler, mais tout n'a pas circulé. Les lettrés européens n'ont pas fait leurs idées propres à l'Orthodoxie. L'intégration d'éléments transmis par Byzance ou proprement byzantins, n'a pas transformé les Latins en Grecs. Ce qui est venu d'Orient a été adapté et utilisé en fonction d'objectifs propres aux Latins. Oleg Grabar, concluant un ouvrage consacré aux relations entre les mondes européen et musulman, estimait que les principaux effets des échanges réciproques avaient avant tout contribué à intensifier la propre conscience de soi de chacune des sociétés en contact. Un phénomène analogue s'est vraisemblablement produit entre l'Europe occidentale et Byzance.

"Si l'on suit la plupart des spécialistes, la culture byzantine se caractérisait par la réunion de l'hellénisme, de la romanité et du christianisme ; P. Tzermias voit dans cette particularité culturelle un élément essentiel de la puissance européenne, plus important que, par exemple, la supériorité technique et militaire. Il reste que l'association entre christianisme et hellénisme ne fut pas constante et ne suffit pas à rendre compte de toute l'histoire culturelle de l'Europe, que les transformations apparues au XVI^e siècle et amplifiées par les Lumières ont profondément modifiée. Pour aller vite, la chimie moderne doit plus à Lavoisier qu'à l'atomisme de Démocrite... Et il en va de même pour les idées politiques. Si le monde grec, écrivait Pline (qui, évidemment, n'accordait aucune importance à l'esclavage), réunissait "des cités libres, des hommes totalement hommes et totalement libres", cette idée de la liberté était sinon aux antipodes, du moins très éloignée, de la culture politique de l'empire de Constantinople et des monarchies dites féodales. Elle ne pénétra l'Europe qu'à l'époque moderne."

Le mythe byzantin fascina longtemps après les visionnaires politiques, de Louis XIV aux dirigeants soviétiques

"L'empreinte de Byzance ne se limita pas à ces apports concrets et mesurables. De Louis XIV songeant à reconquérir la Ville perdue, aux dirigeants soviétiques associant l'empire romain d'Orient à leur propre vision de l'internationalisme, en passant par les modes littéraires du XIX^e siècle, nombreux furent les Européens à s'inventer un monde byzantin à leur goût. C'est là une autre Histoire, qu'il faut garder à l'esprit si l'on veut mesurer la part prise par l'empire grec dans l'imaginaire européen." (p.287 à 290)

EXTRAITS

Une communication politique impériale entre séduction et cruauté

Héritier des rois normands de Sicile et de la dynastie germanique des Staufens, Frédéric II (1194-1250) apparaît comme la figure la plus fascinante dans l'univers des empereurs du Saint Empire Romain Germanique. Connut des modernes pour sa lutte contre la papauté et sa volonté de rétablir le pouvoir politique sous l'autorité du seul empereur, Frédéric II a eu une vie oscillant sans cesse entre la légende et le réel. Fin politique, Frédéric sut bâtir son image mythique de son vivant. Sa diabolisation par l'Eglise, tant de son vivant que post-mortem, fait de lui un homme politique hors du commun. Marchant sur les brisées du grand historien allemand Ernst Kantorowicz (dont le l'ouvrage sur Frédéric II, paru en 1927 en Allemagne, dut attendre 1987 pour être accessible en français (Gallimard)...), Sylvain Gouguenheim a signé en 2015 une très belle étude sur Frédéric II (sous-titrée un "empereur de légende", Perrin), qui est restée à peu près ignorée tant du monde des médias que des analystes politiques. Dommage, car Sylvain Gouguenheim livre là quelques clés bien utiles pour comprendre comment s'est structurée, avec intelligence et méthode, la construction de l'imaginaire politique autour de la personnalité de Frédéric II.

"L'exercice du pouvoir exige une représentation. Il faut construire et diffuser une image de puissance, si possible par des éléments durables, palais, forteresses, statues, sans négliger les actes que sont les entrées solennelles, les visites et les triomphes, ni oublier d'exhiber lorsque nécessaire les signes spécifiques de l'autorité. Frédéric II mit en place au fil des années, une symbolique du pouvoir, en partie inédite. Les princes, les rois, les empereurs devaient, à intervalles fréquents, apparaître en public, faire étalage de leur pouvoir et rappeler à ces occasions ce qui les séparait du commun des mortels. Certaines rencontres étaient propices à un large déploiement de puissance, à la manifestation de la nature sacrée du pouvoir et au déploiement des vertus et de la largesse princières qui légitimaient l'exercice de l'autorité. Lors de ces manifestations officielles, et en partie codifiées, les apparitions impériales inspiraient la fascination, la crainte et le respect. Elles rappelaient les apparitions divines ("hiérophanies") antiques.

"Couronnements et mariages sont des cérémonies rares qui, tout en obéissant à des rituels connus, affichent un message politique. Ils sont au service de la continuité impériale. Les fêtes constituent en revanche l'occasion de donner davantage libre cours à des conceptions personnelles et originales ; elles mettent en lumière l'image spécifique que l'empereur veut que l'on retienne de lui, et que l'on diffuse. Mais chaque fois, il s'agit d'apparitions solennelles soigneusement mises en scène. Les couronnements, réglés avec minutie, obéissaient à un ordre strict, consigné dans des textes officiels (ordines). Les sources narratives se bornent souvent à confirmer leur éclat ; des miniatures peuvent apporter des informations complémentaires." (p.205-206)

Rayonner politiquement par la cruauté... et par l'éclat de la cour

"Une autre manière d'affirmer l'éclat de l'empire était de répandre la crainte. [...] Les actes de cruauté ne sont pas dénués d'intentions politiques. On ne peut les réduire à un simple déchaînement gratuit : la violence est un message, destiné à imposer la crainte du souverain, donc à rétablir l'ordre et la paix. Les sanctions prises par l'empereur contre des individus ou des villes entières correspondent chaque fois à des circonstances précises, répondent à des actes qui ont mis en danger son autorité ou son prestige. Il n'est pas d'usage, alors, de témoigner modération et humanité dans l'exécution d'un châtement ou la mise en place d'une répression ; il s'agit d'être exemplaire, de marquer les esprits dans l'espace et dans la durée, d'empêcher le renouvellement des crimes qui ont déclenché la colère impériale." (p.212) [...]

"Parmi les manifestations de la majesté impériale, il en est une héritée des Normands : l'importance de la culture. Au milieu du XII^e siècle, les lettrés et les savants de Palerme, souvent formés à Chartres et parfois en relation avec les milieux scolaires parisiens, traduisirent des textes grecs, tantôt directement, tantôt à partir des traductions syriaques en arabe. Ils se tournèrent vers la philosophie, les sciences de la nature et la médecine – en liaison avec l'école de Salerne. L'intérêt personnel de Frédéric II pour les sciences et la culture bénéficia donc d'un environnement des plus favorables. Ces éléments ont incliné à voir en lui un précurseur des princes de la Renaissance, épris de culture et capables de cruauté." (p.220)

La santé publique comme vecteur de pouvoir et d'influence

"Frédéric II fut le premier souverain européen à avoir pris des dispositions de santé publique, notamment en veillant à la salubrité de l'air : enfouissement en profondeur des corps des défunts, évacuation des charognes animales, interdiction de faire macérer à l'air libre du lin ou du chanvre, etc. (onze titres du *Liber augustalis* y sont consacrés). Un manuscrit issu de son entourage, la *Medicina antiqua*, inspiré d'un traité antique et richement illustré, témoigne de ce souci. L'influence de la médecine salernitaine à la Cour est bien établie et l'école de Salerne est la seule autorisée dans le royaume. L'influence de Galien et Hippocrate y domine, complétée par les apports des maîtres salernitains. On y pratique des dissections animales, qui sont à la base de livres d'anatomie.

"Cette intervention inédite de l'Etat dans le domaine de l'hygiène publique n'échappa pas aux contemporains : André d'Isernia loue l'empereur, dans sa glose au *Liber augustalis*, d'avoir "avec une admirable prudence ordonné de manière excellente la vie de ses sujets". Cela répondait à un souci politique : empêcher la propagation des épidémies, donc garantir le maintien de l'ordre public. Il y entrait aussi une préoccupation d'ordre militaire : veiller à ce que les maladies et le défaut d'hygiène n'obèrent pas la capacité défensive du royaume." (p.232-233).

EXTRAITS

La construction d'un mythe impérial qui a traversé les siècles

L'empereur Frédéric II Staufen sut sculpter son image de son vivant. Les luttes politiques d'une violence inouïe qui, au XIII^e siècle l'opposèrent à la papauté – querelle des Guelfes et des Gibelins – firent qu'il fut honni par les uns et porté au pinacle par les autres. Après sa mort, le mythe perdura jusqu'à hanter l'imaginaire politique du XX^e siècle. Comment ce mythe put-il prendre forme ? C'est ce qu'explique superbement Sylvain Gouguenheim en clôture de son étude (Frédéric II, op.cit.)

"A certains égards il créa un précédent exemplaire, une épiphanie d'ordre politique et religieux, magnifiquement incarnée dans la porte de Capoue. Il contribua à fabriquer son mythe. Celui-ci prit de l'ampleur et l'enveloppa de son vivant, s'inséra dans l'Histoire, se manifesta dans les cérémonies ou l'architecture, si bien qu'il est difficile d'aborder la réalité de ses actes sans prisme déformant. Nouvel Auguste, Frédéric II se qualifia lui-même de divin, à l'instar des empereurs de Rome. Sur la porte de Capoue, sur ses augustales et ses sceaux, sur toutes les images officielles, il apparaît éternellement jeune, privilégié des immortels.

"Lorsque, dans le prologue du *Liber augustalis*, il relie la fonction royale à la situation d'Adam et lorsque ensuite, dans le même livre, il édifie un nouvel ordre législatif, il entend redonner à son royaume la liberté réelle, celle du monde primordial, celui d'avant la chute, d'avant le chaos qui marque les sociétés humaines en proie aux dissensions et aux guerres. Inaugurant un âge d'or, comme il le voulait sans doute et comme l'exprimèrent les prophéties qui lui furent associées, il faisait réintégrer à ses sujets le temps auroral, paradisiaque. Et il incitait les autres royaumes à prendre exemple sur lui. Frédéric II fonda des villes qu'il baptisa d'étranges noms, à la fois antiques et héroïques : Augusta, Victoria, Héracléa ; il bâtit un Etat gouverné par la justice, dont il se disait à la fois le Père et le Fils. Il forgeait un monde." (p.360-361)

Frédéric II Staufen, une épiphanie politique européenne majeure

"La richesse de son personnage et de son action fut propice à incarner des idées et des aspirations diverses, voire contradictoires. Chacun put puiser en lui, s'en faire un modèle ou un repoussoir : tyran cruel, débauché et impie ou homme de culture ; homme d'Etat rationaliste ou agissant selon la volonté de Dieu ; constructeur de l'identité nationale italienne et fossoyeur de la puissance allemande ; défenseur des privilèges princiers ou destructeur du pouvoir féodal, etc. Pour beaucoup, comme à ses propres yeux, il était aurolé de sacré. D'où le trouble qu'il suscita. Les récits de sa naissance inespérée – survenue la veille de Noël – , son enfance troublée et les dangers auxquels il survécut avant de triompher miraculeusement d'Otton IV, en firent une illustration de l'archétype du héros protégé des dieux. Il fut hissé au-dessus de la condition humaine. A la violente propagande pontificale l'assimilant à des figures infernales, il répondit par une sacralisation inouïe en Occident de sa fonction et de sa personne, et se dressa comme un souverain hors du commun, appelé à une mission exceptionnelle. L'image du souverain rejoignait et incorporait des figures bibliques, christiques et apocalyptiques ; elle en rencontrait d'autres, plus anciennes, héritées de l'univers païen, chargées des symboles impériaux. Le personnage réel se transfigurait. Ravivant des figures mythologiques, Frédéric II devint lui-même l'objet de lectures mythiques. La légende l'accompagna par-delà la mort et explique l'apparition des pseudo-Frédéric. Ces imposteurs n'étaient que des avatars dégradés, mais leur résurgence témoigne de la cristallisation du mythe : "Une épiphanie primordiale ne se laisse pas épuiser par une seule manifestation." C'est ce qu'E. Kantorowicz avait perçu mais qu'il tendit à faire passer pour une réalité authentique, comme s'il croyait à l'incarnation de forces mythiques ayant leur réalité propre dans l'Allemagne médiévale, et non pour ce dont il s'agissait : une identification psychique à des images mythologiques. "

Une figure impériale par delà bien et mal : quand la diabolisation devient un levier d'influence

"Frédéric II éveilla chez ses contemporains les sentiments ambivalents que l'on éprouve en face d'une hiérophanie. Il fut celui qui "liait les parties du monde" (Pierre de la Vigne), qui conciliait les contraires : Salimbene le dit à la fois aimable et cruel, de même que Dieu peut se montrer terrifiant dans l'Ancien Testament et doux dans le Nouveau ; Villani dénonce le persécuteur de l'Eglise et loue sa culture et ses qualités politiques. Les critiques et les polémiques dessinèrent le visage d'un homme maléfique, le déformèrent et le versèrent dans la fiction. L'empereur se défendit en usant des mêmes armes d'une rhétorique exacerbée. L'originalité de son règne provient ainsi en partie de ses adversaires, de leur acharnement à l'abattre et de la force de sa riposte.

"La fascination procède souvent d'une identification plus ou moins consciente. Devenu le réceptacle d'innombrables projections artistiques, littéraires, idéologiques, le souverain a été tiré à hue et à dia. Son règne fut victime dans la mémoire d'une "*reductio ad unum*" attribuant à l'empereur l'exclusivité des réalisations, escamotant les héritages ou l'action de certains conseillers. Selon F. Dell Donne, la légende l'a emporté, au point de faire oublier la réalité, de provoquer une forme inattendue de *dammatio memoriae* : "La mémoire transfigurée a enseveli le personnage historique sous les concrétions du mythe." Il est exact que l'on appréhende mieux l'empereur en prenant de la distance avec les jugements emphatiques, souvent contradictoires, parfois anachroniques, portés sur lui. Mais, même délivré des mythes et des légendes, qui le rendent multiforme et intemporel, voire opaque, Frédéric II demeure un personnage étonnant, en aucun cas un souverain médiocre." (p.362-363)

BIOGRAPHIE

Né en 1960, Sylvain Gouguenheim est agrégé d'histoire, spécialiste du monde médiéval. Commençant en 1982 sa carrière comme enseignant dans le secondaire, il devient en 1993 maître de conférences en histoire médiévale à l'université de Paris-I. En février 2005, il est recruté comme professeur d'université à l'Ecole Normale Supérieure de Lyon.

Ses recherches peuvent se scinder en deux groupes : tout d'abord, des travaux portant sur la période des X^e-XII^e siècles, concernant l'histoire politique et religieuse ; ensuite des enquêtes sur l'histoire politique et religieuse de l'Ordre teutonique et de l'Allemagne au XIII^e siècle. Il s'est d'abord intéressé à la question des terreurs de l'An Mil. Ses enquêtes ont abouti à la publication d'un ouvrage sur le sujet (*Les Fausses terreurs de l'An Mil, sous-titré Attente de la fin des temps ou approfondissement de la foi*, 1999, éd. Picard). Il y montre que la période des X^e-XI^e siècles n'avait pas été particulièrement victime d'agitations ou d'attentes millénaristes et que l'historiographie avait parfois lu trop vite certains textes du temps, les interprétant à tort dans un sens apocalyptique.

Par la suite ses travaux ont porté sur les liens entre le pouvoir politique et religieux aux X^e-XI^e siècles en terre d'empire. Il met alors en relief le rôle politique de deux évêques de Metz, l'un du X^e, l'autre du XI^e siècle. Ces enquêtes se trouvent associées à une réflexion dont les

résultats sont parus sous la forme d'un ouvrage en 2010 (*La Réforme grégorienne*, éd. Temps Présent). Il s'intéresse aussi aux relations et aux échanges entre le monde byzantin et l'Europe latine entre les IX^e et XII^e siècles, enquête qui aboutit en 2008 à *Aristote au Mont-Saint-Michel* (éd. du Seuil, sous-titré *Les racines grecques de l'Europe chrétienne*), qui crée alors une vive polémique. Il se réattaque au sujet, en se centrant sur les apports byzantins à l'Europe romane dans *La Gloire des Grecs* (2017, éd. du Cerf), dont la rédaction l'aura occupé durant plus de huit ans.



Le cœur de ses travaux se situe toutefois dans l'histoire de l'Allemagne et de l'Ordre teutonique au XIII^e siècle. De ces recherches sont nés deux ouvrages : *Les Chevaliers Teutoniques* (Tallandier, 2007) et *Tannenberg* (Tallandier, 2012). Sylvain Gouguenheim s'est également intéressé au personnage et à l'action politique de l'empereur Frédéric II Staufen (dénommé parfois Frédéric II de Hohenstaufen). L'action politique de Frédéric II, ses actes et les images du pouvoir qu'il a forgées sont l'objet en 2015 d'un livre qui met particulièrement en valeur les jeux d'influence dans la stratégie politique : *Frédéric II. Un empereur de légendes* (éd. Perrin). Sylvain Gouguenheim appartient d'ailleurs

à deux sociétés savantes allemandes, *L'Internationale Kommission zur Erforschung des Deutschen Ordens* et *l'Historische Kommission für ost- und westpreussische Landesforschung*. Il s'oriente aujourd'hui de plus vers l'histoire de la guerre au Moyen Âge, ce qui le conduit à collaborer régulièrement à la revue *Guerre et Histoire*.

L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Sylvain Gouguenheim va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plateforme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes



Quand la réflexion accompagne l'action

Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

CONTACTS

France (Paris) : +33 (0)1 47 09 36 99

North America (Toronto) : +00 (1) 416 845 21 09

South America (São Paulo) : + 00 (55) 11 8354 3139

www.comes-communication.com